

Queen's, de Dalhousie, de McGill et de l'Université de Toronto se diriger vers le voisin du Sud dans le but de poursuivre des études graduées, d'exercer leur profession dans de meilleures conditions ou d'élargir leurs possibilités d'emploi. Il s'agit là d'un mouvement migratoire dont il faudrait mesurer plus précisément l'ampleur ainsi que la longévité. Les étudiants francophones du Québec n'y échappèrent également pas, comme l'indique l'article de Michael Behiels sur l'émergence des sciences sociales à l'Université Laval. Jean-Charles Falardeau, Maurice Tremblay et Maurice Lamontagne, qui constitueront la première génération de professeurs employés par la nouvelle Faculté des sciences sociales, obtiennent en effet leur doctorat aux États-Unis avant la Deuxième Guerre mondiale, et ce, avec le plein encouragement du Père Georges-Henri Lévesque.

L'article de Michael Behiels est le seul du recueil consacré au milieu universitaire francophone. Ce déséquilibre reflète en partie l'état actuel de l'historiographie de l'enseignement supérieur au Québec qui s'intéresse plus aux institutions qu'à la clientèle. Toutefois, les éditeurs auraient pu le corriger en considérant, par exemple, les travaux de Marcel Fournier sur le développement de l'activité scientifique et intellectuelle à l'Université Laval et à l'Université de Montréal, lesquels méritent d'être diffusés dans les milieux anglophones.

En définitive, cette lacune fait valoir la nécessité pour les historiens de poursuivre les recherches sur l'évolution de nos universités. En ce qui concerne la clientèle, il serait intéressant d'analyser l'impact de ces institutions sur le profil de vie et de carrière de leurs diplômés. Dans la même veine, que sont devenus ces jeunes radicaux des années 1960 qui ont effectué à l'époque le procès en règle de leur université et de leur société ? Forment-ils vraiment, tel qu'on le soutient habituellement, les entrepreneurs, les cadres et les professionnels d'aujourd'hui ?

Pour l'instant, les lecteurs accueilleront sans contredit *Youth University and Canadian Society* comme un premier bilan impressionnant qui, nous l'espérons, en suscitera d'autres dans un avenir prochain.

Ruby Heap
Université d'Ottawa

* * *

Jacques Bernier — *La médecine au Québec : naissance et évolution d'une profession*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 207 p.

Les Presses de l'Université Laval viennent de publier un livre depuis longtemps souhaité par les historiens et les médecins intéressés à l'histoire de leur profession. Écrit par le professeur Jacques Bernier du Département d'histoire de l'Université Laval, ce livre retrace les débuts comme profession de la médecine au Québec et, de plus, en analyse l'évolution ainsi que les rapports des médecins comme groupe social avec l'ensemble de la société québécoise. La profession médicale a connu, au XIX^e siècle, des changements profonds égalés seulement peut-être par les tribulations et les modifications des dernières décennies. « Reine des professions », selon l'expression de Torrance, elle servit de modèle aux autres, à l'époque, pour acquérir leur autonomie.

L'auteur, dans son introduction, distingue trois grandes étapes dans l'histoire de la professionnalisation de la médecine québécoise : une période d'émergence, la belle époque et les deux dernières décennies. Il consacre son livre à la première période, la plus importante, selon nous, si l'on veut :

- comprendre comment s'est faite la professionnalisation de la médecine au Québec;
- comprendre le contexte historique qui a favorisé un développement hâtif de la médecine au Québec;
- évaluer le rôle du développement des connaissances médicales dans la reconnaissance de cette profession;
- comprendre la nature du rapport profession-société.

Voilà posé le cadre que s'était fixé le professeur Bernier. Son ouvrage répond parfaitement à ces objectifs.

Peu d'ouvrages en langue française, sauf certains articles de revues, nous permettaient de faire le point sur les raisons et les débuts de l'érection en corporation de la médecine québécoise. Ce livre comble donc une lacune et fera date dans l'histoire de la profession médicale.

Après un aperçu historiographique, l'ouvrage comprend trois grandes parties divisées en huit chapitres : les origines du Collège des médecins et chirurgiens; la consolidation de la profession; traditions et nouveau savoir-faire. Les chapitres vont des premiers projets de réformes à l'ère de la médecine moderne en passant par les études médicales, l'unification du corps médical et sa lutte contre les guérisseurs et homéopathes.

Le récit qui s'échelonne sur près de deux siècles est impossible à résumer. L'auteur le déroule méthodiquement, l'étoffant de nombreuses références qui n'alourdissent pas le texte. La narration des faits est claire et la lecture en est d'autant plus agréable.

Aux plus érudits qui ont lu l'ouvrage de Hamowy sur l'histoire des réglementations relatives à l'exercice de la médecine au Canada, l'auteur apporte et fournit quelques précisions. Jacques Bernier rétablit les faits et redresse les conclusions de Hamowy pour qui « les médecins ont su leurrer la population en lui faisant croire que l'obtention de pouvoirs accrus leur permettrait de mieux servir ses intérêts. » La réalité est beaucoup plus complexe et Jacques Bernier a réussi le tour de force d'en démêler l'écheveau, d'atténuer les propos de Hamowy et de conclure ainsi après avoir rapporté les faits :

Ces revendications derrière lesquelles se dissimule le désir d'obtenir la reconnaissance sociale et une amélioration de sa situation financière, on les légitima en invoquant le souci de mieux servir la population par ses préoccupations à l'égard de l'hygiène publique (39).

Voulant aussi déborder quelque peu le cadre québécois, l'auteur décrit brièvement comment s'est faite la professionnalisation de la médecine aux États-Unis, en Grand-Bretagne et en France.

Près de trente pages sont consacrées aux origines du Collège des médecins et chirurgiens qui s'échelonnent de la première loi de 1788 à celle de 1831, permettant aux médecins d'élire aux bureaux des examinateurs les personnes qu'ils désiraient, puis à celle de 1847 créant la corporation autonome des médecins, soit le Collège. L'auteur cite les écrits de deux éminents médecins-historiens, Édouard Desjardins et Sylvio Leblond. Pour le premier, « ce sont des préoccupations professionnelles concernant leurs intérêts et en particulier ceux qui touchent les aspects monétaires de leur activité » qui ont prévalu lors de la formation du Collège et, pour le second, ce fut « une lutte de pouvoir au sein du corps médical entre certains praticiens (en majorité des Canadiens) et l'équipe de McGill qui partage les idées des autorités britanniques » (46).

Les médecins, pédagogues ou professeurs dans les facultés qui s'intéressent plus au développement de la médecine qu'aux péripéties juridiques des débuts de leur profession, s'attarderont sur les chapitres consacrés aux études médicales où, après un bref rappel des écoles et facultés de médecine existantes, l'auteur élabore sur les critères d'admission des candidats et sur leur formation qu'on jugeait inadéquate parce qu'elle ne reposait que sur l'apprentissage sans cours théoriques ou magistraux.

Une fois créé, le Collège eut du mal à s'imposer à la suite de l'indifférence et de l'apathie des médecins. L'auteur en explicite les raisons.

Les pages suivantes sont consacrées à la matière médicale proprement dite, c'est-à-dire aux luttes contre les pratiques concurrentes (sages-femmes, homéopathes, pharmaciens et dentistes) ou contre les maladies infectieuses, aux soins médicaux, aux mesures sanitaires dont le principal moteur fut le corps médical, aux traitements, à l'art du diagnostic; le professeur Bernier a su assimiler ces données et, quoique de formation non médicale, s'y retrouver avec aisance. C'est tout à son honneur et c'est preuve de son talent.

L'auteur a puisé une grande partie de sa documentation dans l'*Union médicale du Canada* qui, jusqu'à une époque toute récente, était une revue où se brassait l'ensemble des idées de la profession exposées par les protagonistes eux-mêmes. Aux futurs historiens, il sera impossible de répéter l'exploit du professeur Jacques Bernier.

Une photo du château Ramesay en 1887, siège pendant un certain temps de la Faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal, orne la page couverture. Les illustrations sont d'excellente qualité et les tableaux clairs et bien ordonnés.

Même si nous n'apprécions pas les livres dont le format en largeur excède la hauteur, à cause de l'inconfort qu'ils procurent lorsque nous les tenons en mains pour les lire, nous n'hésitons pas à recommander celui-ci, à cause de son contenu, à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine. Il fera date dans l'édition du livre médico-scientifique québécois.

Marcel Cadotte
Université de Montréal

* * *